Document généré le 18 avr. 2024 05:38

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Gros et laid

Claudine Paquet

Numéro 97, printemps 2003

La honte

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14488ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Paquet, C. (2003). Gros et laid. *Moebius*, (97), 83–86.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Claudine Paquet

Gros et laid

Je suis né d'une grosse femme laide. Les gens tournent la tête pour mieux voir ses jambes variqueuses et ses cheveux gris. Je déteste quand elle vient dans la cour d'école. J'ai honte. Personne ne lui parle. Les autres parents échangent des paroles entre eux, des rires, mais à elle ils ne disent rien. L'autre jour, un élève a chuchoté: «Regardez les gars, madame Éléphant arrive. Et elle fume, en plus! Un éléphant qui fume, wow!» Et ils ont ri un bon moment. Moi, j'ai continué à longer les murs comme je le fais souvent.

Ma mère m'a eu trop tard; elle avait quarante-deux ans. Mon cerveau a manqué d'oxygène. Je suis une erreur. Le voyou qui l'a mise enceinte s'est enfui aussitôt que je suis né. Il a eu peur de mon retard mental. Ma mère m'a élevé seule, elle n'avait pas le choix. Comme elle dit: «Je t'ai tout donné, Raphaël, tu m'as si souvent empêchée de sortir, alors ne viens pas me mettre des bâtons dans les roues. T'es chanceux de m'avoir!»

L'année prochaine, je serai en secondaire I. Mon professeur se demande si j'en suis capable. Moi, je ne le crois pas. J'ai redoublé ma cinquième et, cette année, je refais ma sixième. Mes notes sont très faibles. J'aimerais travailler mais je suis trop jeune. J'ai 14 ans. Si je gagnais de l'argent, ma mère serait contente. Elle pourrait faire l'épicerie toutes les semaines. Elle ne travaille pas souvent. On l'appelle parfois pour faire du ménage mais ce n'est pas régulier. Elle a mal au dos. C'est moi qui passe l'aspirateur et étends le linge sur la corde car elle n'en n'est plus capable. Elle a besoin de moi, même si elle dit souvent que je la dérange.

Ce matin, je dois faire un exposé oral. Je déteste parler devant la classe. Ça me fait bégayer. Il faut parler

du métier d'un de nos proches. Certains ont parlé de leur père avocat, dentiste, informaticien, pompier, de leur mère infirmière, notaire, pharmacienne ou secrétaire. Moi, je ne voulais pas parler de ma mère. Je n'ai ni père, ni oncle, ni tante alors j'ai cherché ailleurs. Notre voisin de HLM est travailleur social et je lui ai demandé de m'aider. Il s'appelle Marcel. Il a accepté et m'a longuement parlé de son métier. Il aide les gens qui veulent cesser de prendre de la drogue. J'ai aimé qu'il me parle, qu'il prenne le temps de m'expliquer son travail. Et chose bizarre, il m'a parlé de mes yeux. «T'as des yeux impressionnants, Raphaël, bleus comme la mer!»

Mes doigts tremblotants tiennent la feuille de papier sur laquelle j'ai écrit des bouts de phrases. Mathieu et Julien se jettent des regards complices. Ils retiennent leurs fous rires à m'entendre baragouiner. Je me trompe souvent et mon professeur, placé derrière la classe, me fait toujours signe de lever la tête et de parler plus fort. Je suis le premier à expliquer le rôle d'un travailleur social, alors les élèves m'écoutent. Quand je termine, on applaudit plus fort que d'habitude. «C'est bien, Raphaël, oui, très bien.» C'est la première fois que le professeur semble ravi. Je suis content. Ma mère va être surprise.

Ma mère n'a rien dit lorsque je lui ai parlé de ma présentation orale. Elle écoutait la télévision.

* * *

L'année scolaire s'achève. Le professeur nous a demandé quels étaient nos projets pour l'été. Certains vont en voyage aux États-Unis, d'autres en camping un peu partout. Moi, je ne ferai rien, je crois. Avant, j'allais nager à la piscine publique mais je n'aime plus ça. J'ai un gros ventre mou et tout le monde le remarque. Je vais rester chez moi.

Marcel m'offre de l'accompagner dans un camp de vacances avec des jeunes. L'été, il ne s'occupe plus des toxicomanes mais des jeunes campeurs. Ma mère accepte. Enfin, des vacances! dit-elle. Je l'aide à mettre mes vêtements dans un grand sac de plastique et je pars pour deux semaines.

Au camp, j'aide Marcel à préparer les activités comme le canot, le tir à l'arc, la baignade et l'équitation. Marcel me trouve très fort. J'adore le kayak, j'ai l'impression de faire de la magie et de marcher sur l'eau. Marcel me permet d'en faire tous les jours lorsque les campeurs se reposent. Parfois, le soleil brille tellement qu'il fait des reflets jaunes sur le lac. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.

Les repas sont bons et je peux prendre deux portions. J'ai goûté à de nouveaux desserts: gâteau Reine-Élisabeth, barres Nanaïmo et strudel aux pommes. C'est la première fois que je déguste des pâtisseries aussi délicieuses. Je resterais ici toute ma vie. Je ne m'ennuie pas. Marcel accepte de me garder une semaine de plus car je l'aide beaucoup.

Ma mère a eu de belles vacances. Elle sourit souvent. Elle porte une nouvelle robe. Un homme est venu. Il y a de la mousse à raser et un rasoir sur le comptoir de la salle de bains. Elle ne m'en parle pas. Je lui raconte ma passion pour le kayak, mais elle est ailleurs.

Je ne rencontre plus mon voisin depuis un bon moment. À la fin de l'été, il est parti travailler avec les toxicomanes dans une autre ville. Marcel était mon seul ami. Une grande maigre habite dans son appartement. Elle a une fille, Sophie, qui suit les mêmes cours que moi à l'école. Ses cheveux sont longs et elle marche comme un canard. Elle parle peu et pendant les cours, elle n'écoute pas. À la cafétéria, elle est seule pour dîner. L'autre jour, elle a mangé près de moi. Elle croisait et décroisait les jambes et ne cessait de m'accrocher les pieds en riant. Je suis parti.

Hier, elle est revenue manger face à moi. Elle portait un chemisier rouge. Elle a détaché quelques boutons jusqu'à ce que je voie la dentelle noire couvrant ses seins. Mon sexe voulait sortir de mon pantalon. Les joues me brûlaient. Je me suis sauvé sans terminer mon repas.

Après l'école, elle m'attendait dans la ruelle. Ses yeux me fixaient. Elle voulait que je la touche. J'ai couru. Elle m'a rejoint. Elle a tellement tiré fort sur mon chandail qu'il s'est déchiré. Ses lèvres chaudes ont touché les miennes et sa langue est entrée dans ma bouche. C'était chaud et ça goûtait la menthe. Elle a saisi mon bras, m'a entraîné

dans un garage délabré. Elle a levé son chandail, dégrafé son soutien-gorge. Ses mains ont saisi ma tête, l'ont enfouie entre ses seins gonflés. C'était doux contre mes joues. Elle a dirigé ma bouche sur ses mamelons durs comme du bois. Une saveur de miel, de lait et de vanille. J'ai léché, elle aimait ça. Elle a arraché mon pantalon, a levé sa jupe et m'a couché sur le ciment froid. Un fort chatouillement dans le bas de mon ventre. Le reste est vague. Elle a crié, j'ai explosé de joie. Je vibrais de partout. Sa peau était moite, ses cheveux lui cachaient le visage. Elle s'est rhabillée, est partie en courant. J'ai dit à ma mère que j'avais déchiré mon chandail contre un clou. Elle m'a cru.

Sophie et moi avons de mauvaises notes. Je bégaie. Elle parle très mal. Je ne comprends pas ses paroles. Elle déteste l'école autant que moi. Nous allons souvent dans le garage abandonné. On ne parle pas. On n'a rien à dire. Elle touche mon sexe, je lèche ses seins. Nous explosons l'un dans l'autre et c'est bon. Maman n'en sait rien. Elle croit que j'ai de nouveaux amis et s'en réjouit.

Sophie ne veut plus me voir. Elle est malade. Elle a vomi toute la semaine. Son corps chaud me manque. L'autre jour, dans l'ascenseur, elle m'a giflé.

* * *

Sophie a grossi. C'est ma faute, ce ventre gonflé. Elle marche encore plus comme un canard. Sa mère crie après elle. Elle dit qu'elle ne viendra plus à l'école. Moi aussi, je veux tout lâcher. Ça ne donne rien d'étudier. Maman m'oblige à poursuivre.

Un petit garçon naît avant le temps. Paraît-il qu'il est maigre et malade. Lorsque je croise Sophie, je fuis à toutes jambes à travers la ville. Ma mère ne me cherche pas. Pourtant, je ne vais jamais bien loin, je me perds. Je reviens parfois très tard, elle ne dit rien.

Depuis un moment, elle me parle d'un homme dans sa vie, celui du rasoir. Elle a décidé de déménager. Au moment où nous quittons le HLM, Sophie me montre son bébé qui braille.

Il sera gros et laid, lui aussi.